

LA GRANDE LATTE

Il fut impossible de déterminer lequel des camarades de classe de Tilman eut le premier l'idée de l'appeler « la grande latte », mais chacun sembla avoir de tout temps attendu ce nom, le reprenant d'emblée comme allant de soi, avec une joyeuse absence de pitié, car, loin de se contenter de faire allusion d'une manière jugée plaisante à la taille de Tilman, une taille qui sautait aux yeux et invitait impérieusement à la moquerie, il renvoyait aussi à la profession de son père, un couvreur connu dans tout Nagoldshausen.

Quand Tilman fêta son quinzième anniversaire, son père, l'air aussi sérieux et consciencieux que s'il remplissait un acte officiel, enregistra, grâce à son mètre pliant et à un trait de crayon net tracé sur le bois du chambranle de la porte, juste au-dessus des boucles de son fils, que celui-ci mesurait exactement un mètre quatre-vingt-dix-neuf.

Une taille d'autant plus étonnante qu'il ne pouvait en avoir hérité de ses parents. Celle de son père était d'un bon cran inférieure à la taille moyenne des Allemands, à quoi s'ajoutait qu'il était de constitution trapue et ramassée, qu'il avait le cou trop court et les

épaules d'un taureau, ce qui donnait l'impression qu'il mesurait quelques centimètres de moins qu'en réalité. Il en allait de même de la mère – sauf que son cou était plus court que celui de son mari et qu'elle était plus râblée encore. À voir Tilman entre ses parents, on ne pouvait s'empêcher de se demander comment pareille exception aux lois de l'hérédité était possible. Tilman avait aussi une sœur, Simone, de trois ans son aînée, à mi-chemin entre son père et sa mère pour ce qui était de la taille et de la carrure, rétablissant ainsi un certain ordre et apportant la confirmation rassurante que la nature n'était pas régie par l'arbitraire et que tout suivait son cours régulier.

La mère, une femme au cœur d'or, avait, dans l'entreprise, la charge du téléphone. Elle avait l'habitude, plusieurs fois durant la journée, de jeter sur son fils un regard songeur et de hocher légèrement la tête en se disant : « Oui, oui, notre Tilman, il n'arrête pas de pousser... » Ces mots exprimaient tout à la fois trois sentiments : la fierté maternelle d'abord, la joie simple et innocente de voir son enfant grandir, devenir quelqu'un de belle apparence, mieux même, un type d'homme vraiment remarquable ; ensuite la satisfaction que Tilman ne tombe pas, comme les autres Wölzinger, dans un regrettable embonpoint et que, surtout, il dépasse largement les mensurations de son mari, un homme qu'elle aimait du fond du cœur mais dont elle regrettait secrètement la trop forte corpulence ; enfin aussi une certaine perplexité, les premiers signes d'un sentiment étrange et dérangeant qui pesait d'un poids léger sur son estomac et sa poitrine : elle se disait qu'un gaillard aussi gigantesque qui, d'ailleurs, à quinze ans à peine, était sans doute loin d'avoir

terminé sa croissance, ne devait pas s'attendre à ne rencontrer que le bonheur dans l'existence.

Tilman était un garçon amical et presque normal, qui avait eu dès le jardin d'enfants bon nombre d'amis et qui, lors des anniversaires, était un invité recherché et sans problème. Avec son père et sa mère, il se montrait d'une sagesse quasi permanente, et, à quinze ans encore, était un fils docile et agréable qui laissait volontairement échapper même les meilleures occasions de gâcher la bonne humeur de ses parents; et si, exceptionnellement, cédant à l'esprit de révolte, il s'abandonnait à l'une des facéties propres à son âge, il s'en repentait aussitôt et, à titre de compensation, la faisait suivre de plusieurs jours d'une gentillesse ostensible.

Du reste, si on exceptait les singularités de sa constitution physique, il était fort semblable à ses parents, à première comme à seconde vue. C'est ainsi que, chaque fois qu'il bâillait, il ouvrait la bouche avec vigueur et plaisir, émettant une série de feulements gutturaux en même temps qu'il fermait les yeux comme sous le coup d'une douleur; à table, il se léchait les lèvres à intervalles réguliers ou bien, sans lâcher le couvert qu'il avait à la main, nettoyait de ses ongles les creux entre ses dents; était-il enrhumé, il poussait des éternuements bruyants qui émanaient de tout son corps comme propulsés par une énergie élémentaire: quiconque se trouvant à proximité en avait, de frayeur, bras et jambes coupés.

Une fête de famille eut lieu un jour dans la maison des Wölzinger. Tilman était assis à la table du salon, entre plusieurs oncles et tantes qui tous présentaient une forte ressemblance avec son père et sa mère, quand, lui échappant des mains, un bout de

saucisse de Francfort roula en travers de la table, entre assiettes et tasses, avant de tomber sur le plancher. Ne faisant ni une ni deux, il se laissa glisser de sa chaise et, fermement résolu à ne pas abandonner sa saucisse, se mit à avancer à quatre pattes entre les jambes des convives. Au bout d'un petit moment, sa tête émergea de dessous la nappe et il s'écria, triomphant: «Je l'ai eue! Elle était à côté du pied de maman!», avant de se fourrer la saucisse dans la bouche avec délice. Radieux, tous les convives éclatèrent de rire et trois tantes tendirent le bras pour le complimenter d'une caresse sur la tête; le père saisit sa chope de bière, la leva bien haut avec enthousiasme et déclara: «Un vrai Wölzinger!», résumant en trois mots l'opinion générale.

Il y avait aussi quelques rares traits par lesquels Tilman, sans en avoir conscience ou même l'intention, se distinguait de son environnement familial. Doté d'un naturel taciturne, il avait pour habitude de garder pour lui ses pensées comme des trésors lui appartenant en propre et prenait plaisir à écouter les autres d'un air paisible et pensif, ses yeux d'un bleu pâle semblant masqués par un voile, tandis que son visage prenait une expression de délicatesse étrangère au reste de la famille. On voyait, dans ces moments-là, qu'il aurait eu quelque chose à dire, plus et même mieux que ce à quoi il prêtait l'oreille, mais ses lèvres restaient closes.

Au beau milieu du tohu-bohu d'un anniversaire, il lui arrivait de tomber, d'une seconde à l'autre, dans une étrange inertie, et, le regard fixé sur un point dans le vide, d'écouter en lui-même; il entendait alors un doux silence qui couvrait le bruit environnant et lui inspirait le sentiment de n'être nulle part aussi bien

à l'abri que dans son for intérieur. Il traversait l'existence porteur d'un refuge dans lequel, quand l'envie l'en prenait, il pouvait se cacher, et, bien des années plus tard, quand le monde serait devenu pour lui un lieu où il lui faudrait se défendre contre une foule d'importuns et de persécuteurs, il apprendrait à voir dans cet asile le plus précieux de ses biens.

Lors d'un dîner en famille, il était capable de dire: «Pourrais-tu, s'il te plaît, maman, me passer le beurrier? Merci beaucoup», ce qui était une formulation surprenante, difficilement explicable, car, dans sa famille, il n'y avait pas d'exemple d'expressions aussi cérémonieuses; elles auraient pu paraître tout simplement ironiques à un observateur extérieur, surtout lorsque c'était à son père que Tilman s'adressait en des termes aussi prévenants, un homme pour qui il allait de soi de s'exprimer crûment, sans politesses inutiles et qui, pour réclamer le beurre, n'ouvrait même pas la bouche, se contentant d'un geste brusque en direction du beurrier, comme s'il demandait à un apprenti, assis avec lui à califourchon sur un toit, de lui passer un marteau ou un tournevis.

Tilman aimait la musique. Petit déjà, il avait pour habitude de fredonner tout bas, avec l'air, une idée derrière la tête et histoire de compenser son laconisme, de converser avec lui-même, se réfugiant de surcroît dans une langue qu'il était le seul à comprendre. Il s'était d'ailleurs fait offrir par ses parents, dès son plus jeune âge, un tourne-disque et, depuis, ne dépensait plus son argent de poche pour des friandises ou autres sucreries, mais pour des disques, entreprenant même une première collection qui, source d'un véritable étonnement pour ses parents, ne réservait pas une place exclusive à la musique pop. À dire vrai, la

collection ne grandissait que lentement car il ne disposait que d'un argent de poche modeste et, s'il demandait une augmentation, il n'obtenait qu'un refus de la tête de son père ou de sa mère qui voyaient bien quel usage inutile il en faisait.

LE CHAÎNON

Le père de Tilman était couvreur corps et âme. Il avait hérité la maison Wölzinger & fils de son père, de même que celui-ci de son grand-père et ce dernier à son tour de son arrière-grand-père, si bien qu'il se sentait le maillon d'une chaîne vénérable. Les affaires marchaient bien, sans accroc, même si elles n'étaient à vrai dire pas florissantes. Saine, l'entreprise ne rapportait néanmoins pas beaucoup, ce qui avait déjà été le cas du temps du père, du grand-père et de l'arrière-grand-père. Après avoir tenté de sortir sa société d'un niveau aussi modeste et avoir dû constater, tôt ou tard, que ses efforts n'étaient pas couronnés de succès, chacun des Wölzinger de la chaîne avait reporté ses espoirs déçus sur son successeur. Tilman, cela avait été décidé le jour de sa naissance, devrait poursuivre l'entreprise et enfin mener à bien ce qui était resté en souffrance depuis des générations.

Le père était connu pour son irascibilité, une impatience autoritaire qui, même pour des raisons minimes, pouvait dégénérer en des accès de fureur et qui, outre les apprentis de l'entreprise, n'épargnait ni les connaissances, ni les amis, ni les membres de la

famille. Il avait de nature un visage rouge et sanguin auquel de nombreuses années de travail en plein air avaient donné le teint de la brique; quand il était en proie à une crise de colère, cette coloration se renforçait encore en un mélange détonant de carmin et de violacé et, même par grand froid, une fine pellicule de sueur commençait alors à luire entre sa bouche et son nez.

Sans compter que ses employés n'arrêtaient pas de le mettre en rage. Ils n'avaient, du moins le croyait-il, rien d'autre en tête que d'ignorer ses ordres de toutes les manières possibles, de le tromper et de lui nuire. Avec une originalité verbale qui ne le caractérisait habituellement pas, il les appelait « mes ennemis rétribués » et il n'était pas rare que des passants, pris de frayeur, s'immobilisent dans la rue et lèvent les yeux vers le ciel quand le père, sur un toit, hurlant à tue-tête et agitant les bras avec fureur, passait un savon à un apprenti. De temps à autre, il lui arrivait même de se livrer à quelques petites voies de fait, distribuant à ses ouvriers, sans élan, avec le seul avant-bras, quelque bourrade dans la poitrine ou l'épaule; geste qu'il ne s'autorisait, à vrai dire, qu'à même le sol, car, tout emporté qu'il fût, il gardait assez de lucidité pour envisager les conséquences pratiques de ses actes.

Le père était totalement pénétré, jusqu'à la déraison, de l'idée que Tilman lui succéderait un jour. Il ne parvenait pas, ne serait-ce qu'une seule fois, à regarder son fils ou à parler avec lui sans qu'aussitôt, même fugitivement, l'image de la future reprise de l'affaire ne lui passât par la tête. Quand Tilman, petit garçon encore, assis sur le plancher du salon, jouait à construire avec ses cubes des maisons, des tours ou quelque autre édifice, le père, frottant ses mains

rougies l'une contre l'autre, disait l'air heureux: «Un vrai petit couvreur, non?»

Un dimanche matin, il prit par la main son fils qui avait quatre ans, l'assit dans la camionnette de la société et partit avec lui vers un chantier. Il escada avec lui l'échafaudage pour atteindre la charpente qu'on venait de dresser, lui fit franchir dans ses bras robustes l'assemblage de poutres et lui montra son futur champ d'action. Comprenant mal ce qui lui arrivait, le petit Tilman entoura de ses mains la nuque paternelle et, pâle comme un linge, tremblant de tout son corps, ouvrant de grands yeux, considéra tour à tour les poutres inclinées sur lesquelles ils se tenaient en équilibre et la couronne du bouquet final dont les rubans flottaient au vent. La fixité du regard de son petit garçon enchantait le père. Il lut dans ses yeux un tout premier enthousiasme, craintif encore, pour sa future activité, ce qui le confirma irrésistiblement dans les projets qu'il nourrissait à son endroit.

À la différence des Wölzinger l'ayant précédé, Tilman alla au lycée. Mais, quand il eut terminé le premier cycle, son père le retira de l'école car pour un couvreur, cela allait de soi, le baccalauréat n'était d'aucune utilité; toute année scolaire supplémentaire retardant l'entrée de Tilman dans l'entreprise n'aurait été que pur gaspillage. Celui-ci, de toute façon, n'obtenait pas des résultats mirobolants: il était trop rêveur et trop peu appliqué pour que ses notes prospèrent; trop souvent, ses pensées ne se mouvaient pas là où, de l'avis des professeurs, elles auraient dû se mouvoir; et lui faire comprendre les relations mathématiques les plus simples se révélait en permanence une entreprise coriace et pénible. Il paraissait donc n'appartenir qu'à la couche intellectuelle moyenne

de la classe, si bien que ses professeurs considérèrent que rester au lycée était pour lui une solution possible mais en aucun cas obligatoire.

Tilman se plia au cours des choses. Qu'il dût devenir couvreur appartenait aux impératifs normaux de son existence qu'il avait fait siens depuis tout petit; même l'appellation de l'entreprise, Wölzinger & fils, était pour lui comme une obligation discrète mais irrésistible. Il aurait certes bien volontiers poursuivi l'école et, dans les moments où il se sentait sûr de lui, il se disait que ses camarades, plus attentifs que lui en classe, étaient en fait moins exigeants et difficiles que lui et qu'ils ne possédaient rien qui pût les pousser à rêver. Quand il pensait qu'il allait devoir passer les quatre décennies à venir sur les toits de Nagoldshausen, une sourde nervosité s'emparait de lui: n'y avait-il vraiment pas d'autre voie pour lui? Mais il n'était décidément pas dans sa nature de se révolter; et remettre en question son destin en raison d'un seul sentiment de malaise qu'il aurait d'ailleurs eu peine à exprimer par des mots ne lui vint pas à l'esprit – d'autant moins qu'il prévoyait le séisme monstrueux qu'une telle décision déclencherait, catastrophe devant laquelle reculeraient même des êtres plus doués que lui pour la contradiction.

FRANZI

Le jour de ses dix-sept ans, Tilman mesurait deux mètres huit comme le constata le père Wölzinger à l'aide de son mètre pliant que, contrairement aux anniversaires précédents, il dut appliquer par deux fois contre le chambranle. Son visage n'affichait plus l'air satisfait et plein d'une fierté niaise qui accompagnait d'ordinaire cette opération, mais la préoccupation; il se disait en effet qu'une taille pareille était tout sauf avantageuse pour un couvreur. Tandis qu'il inscrivait une marque non plus sur l'encadrement mais, cette fois, une bonne dizaine de centimètres au-dessus, il laissa échapper un souffle contraint, comme l'ébauche d'une plainte; il ne traça pas non plus un trait appuyé évoquant une mesure officielle, mais se contenta d'une délicate petite croix à peine visible sur le motif bigarré du papier peint.

— Bon, à dix-sept ans, tu as terminé ta croissance! dit-il, soulignant son propos d'un hochement de tête appuyé tout en refermant son mètre pliant d'un geste expert.

Il voulait à l'évidence tranquilliser son fils qui, l'air un peu pitoyable, les bras croisés sur la poitrine,

restait appuyé contre le chambranle de la porte, mais il avait parlé sur un ton d'affirmation forcé et excessif que Tilman, dont l'oreille était sensible à ce genre de nuance, ne trouva pas tranquillisant du tout.

Tilman accomplissait proprement son travail sur les toits de la petite ville. Il se montrait élève docile, désireux de s'acquitter de ses tâches de manière à ne pas décevoir les attentes paternelles qu'il sentait peser sur ses épaules. Il n'avait certes pas, comme cela se vérifia bien vite, de grande habileté manuelle, mais il compensait ce défaut par un surplus de bonne volonté. À l'image du père, il n'était pas sujet au vertige (ce qui prouvait que les lois de l'hérédité s'appliquaient à lui aussi) et se déplaçait très haut au-dessus du sol avec une assurance et un sang-froid dont il s'étonna lui-même les premiers jours.

Il essayait de s'entendre à peu près bien avec les ouvriers de son père, les traitant avec beaucoup d'amabilité, ce qui ne lui coûtait guère, sans toutefois se laisser aller avec eux à plus de familiarité qu'il n'était nécessaire. Il s'agissait de trois hommes fortement charpentés, plus très jeunes, moustachus pour deux d'entre eux, qui, du printemps à l'automne, dès que le temps le permettait, travaillaient torse nu et buvaient de la bière à toute heure de la journée. Durant les pauses, ils prenaient plaisir à exposer au soleil leurs ventres dénudés et, tournant et retournant entre leurs mains leurs bouteilles de bière, à se raconter par le menu, avec un fort sens pour le détail, leurs activités sexuelles de la veille. Ils ne savaient trop comment s'y prendre avec Tilman. Ne parvenant pas, même l'espace d'une minute, à oublier qu'il était le fils de l'homme qui leur distribuait des bourrades, ils prenaient pour preuves de ce qu'il se croyait supérieur

ses tournures courtoises qui n'avaient pas leur place sur les chantiers.

Avec le petit salaire que lui versait son père, il s'offrit un logement aux abords de la bourgade, avec vue sur le Neckar. Il fit rallonger son lit par un menuisier, une opération nécessaire car, depuis pas mal de temps, il dormait les genoux repliés. Il acquit également un piano : il avait toujours rêvé de faire de la musique, mais cela ne lui avait pas été possible dans la maison familiale, car il n'aurait jamais eu le courage d'exprimer ce vœu, ne serait-ce que par peur d'entendre son père refuser en riant de dépenser son argent pour quelque chose d'aussi extravagant qu'un instrument de musique. Il y avait à présent dans sa pièce un piano acheté de troisième main, dont le vernis noir s'écaillait et d'où, comme sortant d'un tonneau, les sons s'échappaient avec un roulement sourd. Il prit des leçons auprès de la seule enseignante de piano de Nagoldshausen et il se montra doué. Ses progrès rapides et la délicatesse de son toucher, qui se révéla d'elle-même dès les premiers jours où il entreprit de pianoter avec maladresse, furent comme un cadeau ; la professeure n'eut pas à l'améliorer pas plus qu'elle ne réussit à la gêner par la gaucherie de son enseignement.

Lors d'une fête d'anniversaire, il fit la connaissance de Franzl. Elle lui plut dès le premier regard, car elle avait un visage qui, s'il manquait de finesse, reflétait la bonne humeur et un nez retroussé qui l'avantageait ; elle avait de plus des cheveux presque blonds qu'elle n'arrêtait pas, d'un geste enjoué, de repousser derrière ses oreilles, mais qu'elle laissait aussi assez souvent retomber dans toute leur opulence sur sa figure, tel un rideau masquant ses deux joues et ne dévoilant que son nez qui était ainsi particulièrement mis en valeur.

Petite, ne dépassant guère le mètre soixante, Franzi était en outre frêle et mince, l'allure quasiment garçonnière. Quand elle se tenait à côté de Tilman, son front arrivait juste à hauteur de sa poitrine et si, de toute sa taille, il l'entourait de son bras, elle pouvait aisément blottir sa tête dans le creux de son coude. Cela lui plaisait, car elle aimait les garçons très grands, comme elle le lui déclara avec un sourire: «Plus ils sont grands, meilleurs ils sont!» Quand elle marchait avec Tilman dans les rues de la ville, elle enregistrait soigneusement et avec une certaine fierté féminine que rares étaient les passants qui s'abstenaient d'examiner un couple aussi contrasté que le leur. Ils s'embrassèrent dès leur seconde rencontre. Si Tilman n'en éprouva pas autant de ravissement qu'il en espérait, il y trouva néanmoins son compte.

Franzi connaissait tout le monde à Nagoldshausen et dans les environs, ayant pour occupation principale de fréquenter les soirées, les fêtes et autres distractions de ce genre. Au début, Tilman fut étonné que non seulement le samedi mais tous les jours de la semaine fût organisée quelque part, avec une quasi-certitude, une joyeuse rencontre; Franzi était toujours du nombre des invités, contribuant de son mieux à rendre les réunions plus joyeuses encore. Partout où ils allaient, Franzi, arborant un large sourire, présentait Tilman en quatre mots: «Voici mon tout grand!», puis, rejetant la tête en arrière, elle levait les yeux vers lui, les paupières à demi fermées comme si elle fixait un point quelconque très haut dans le ciel.

En l'espace de quelques semaines, Tilman se retrouva à la tête d'un grand cercle de connaissances. Tous ces gens se ressemblaient tellement que, à quelques exceptions près, il ne réussissait pas à mettre

un nom sur une tête, encore moins à associer ce nom à une personne. Ils se fondaient dans son souvenir en un seul fourmillement de corps et de visages. Il eut tôt fait de connaître des dizaines de personnes et de ne connaître personne pour autant; et quand, lors d'une soirée, le fourmillement se dissociait et que l'un ou l'autre venait à sa rencontre avec un sourire joyeux, il ne parvenait pas, avec la meilleure volonté du monde, à savoir s'il l'avait déjà vu. Il était alors soulagé si Franzï, plissant les yeux avec espièglerie, s'écriait: «Voici mon tout grand!», car cela était la preuve qu'il n'avait pas oublié la personne en question et qu'il venait tout juste de faire sa connaissance.

Il n'échappait pas à Tilman que Franzï était une fille toute simple, une fille comme le monde en est plein. Il lui arrivait assez souvent de passer une journée et une nuit entières avec elle et, lorsqu'ils se quittaient, de ne pas se souvenir de lui avoir entendu prononcer une unique phrase allant au-delà de la pure banalité. Mais il avait pour elle assez d'affection pour passer sur cette circonstance en souriant. Il avait toujours désiré avoir une amie et, ce souhait réalisé, ne voulait pas gâcher son plaisir: aussi craignait-il de jeter un regard trop acéré sur certains points susceptibles de perturber sa relation avec Franzï. Oui, il aurait trouvé parfaitement présomptueux de sa part de trop exiger d'elle, car il n'avait lui-même rien d'impressionnant à son actif! Personne ne lui avait jamais appris à voir en lui un être possédant quelque chose le plaçant au-dessus du commun des mortels. Depuis sa plus tendre enfance, il était d'ailleurs habitué à n'entendre que rarement, autour de lui, prononcer des phrases allant au-delà de la pure banalité.